



MADRID
MUNICIPAL
HEMEROTEC

PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Un des blasphèmes les plus violents portés contre le bon goût, la grâce, la plus noble somptuosité de l'élégance, a traversé les mers, la semaine dernière, pour venir répandre le bruit que la jeune reine d'Angleterre voulait renoncer au luxe charmant, aux délicatesses exquises des modes parisiennes !!!

Une assertion aussi incroyable contre tout ce qui fait le charme de la femme, la distinction de son goût, l'attrait de sa parure, ne pouvait être acceptée que comme une de ces calomnies envieuses et mesquines qui se glissent, en rampant et dans l'ombre, jusqu'aux rangs les plus élevés et s'efforcent de ternir toutes les gloires et toutes les harmonies.

Nul d'entre nous ne l'a cru, nul n'a pu

penser un seul instant que la reine Victoria, si gracieuse et si attrayante dans toutes les recherches de son élégance, voudrait cesser un jour d'être reine par le goût, la splendeur et tous ces piquants prestiges de la toilette qui la font deux fois souveraine par le droit de régner et par le don de plaire.

Aussi aucune insinuation perfide n'a en rien arrêté le zèle de nos grands industriels, habitués à recevoir de Londres les plus flatteurs encouragements à leur talent, et pour commencer par le principe de toute élégance, nous citerons les créations nouvelles et si parfaites que la maison Josselin¹ exécute journellement pour les plus belles et les plus élégantes des grandes dames de l'Angleterre.

¹ Rue de la Paix, 13.

C'est qu'il faut l'avouer aussi à la gloire de M^{lles} Josselin, jamais corps et corsets ne furent exécutés avec une précision aussi admirable, une entente si exquise de ce qui fait le charme et la grâce d'une tournure! — Pour les parures de soirée et de bal, pour ces robes, en riches étoffes garnies de blondes ou de dentelles, dont Ozanne¹ a emporté tant de charmants modèles à Londres, pour ces vaporeuses purures qu'il compose tout en fleurs, en tulle et en ruban, M^{lles} Josselin ont exécutée un nombre infini de ces corsets *Marie-Médicis* d'une réputation si brillante et si bien mérité. — Le corset *Marie-Médicis* est entre tous, celui qui convient le mieux aux robes à longs corsages, formant pointes devant et derrière, ceinture arrondie, et poitrine parfaitement *dégagée*. La courbe donnée au dessus des hanches a été comprise avec une habileté qui enchante toutes nos grandes couturières, certaines qu'elles sont que, grâce à cette perfection, leurs robes iront toujours admirablement bien.

Les corsets ne perdent rien de leurs avantages, par le mécanisme Josselin, dont nous parlons moins depuis qu'il est si généralement connu et adopté, qu'éloges et recommandations deviennent inutiles. — Cependant nous ajouterons aujourd'hui que la longue expérience a amené une nouvelle perfection dans la finesse, la flexibilité et la solidité des petits ressorts qui servent à mettre et enlever son corset sans le secours de personne, ce qui leur donne une supériorité incontestable sur tout système de genre *corset paresseuse*. La possibilité d'aileurs, de transporter ce mécanisme à tous nouveaux corsets, rend leurs prix très-minimes, puisque les ressorts peuvent durer dix ou vingt ans.

Les mesures envoyées sont aussi un moyen infaillible de posséder un corset *Josselin* dans tous ses avantages, car presque jamais ceux exécutés ainsi ont eu besoin d'être retouchés. — Toutefois pour faciliter ces relations avec les dames de Londres, la maison Josselin a placé dans cette ville une succursale (chez Melnotte, n° 23, Old Boud streed). — Là se trouvent non seulement des corsets *tout faits* sur tous genres de formes,

mais toutes facilités pour prendre ses mesures, les envoyer à Paris et recevoir tous les corsets qui y sont commandés, transmettre ses observations, solder ses comptes etc., etc., évitant tous les embarras de correspondance, de transport, etc., etc.

La maison Melnotte ne pouvait être mieux choisie comme attraction du monde fashionable, car les objets qu'elle renferme sont tous d'un genre aussi *utile* qu'*agréable*. Nous parlerons d'abord du choix de ses bijouteries de *fantaisies* qui, pour ne pas avoir la valeur intrinsèque de l'or et des diamants, n'en sont pas moins d'un goût ravissant et convenable aux parures de soirée *autant* qu'aux toilettes de l'été.

Ainsi, pour ces dernières, les bracelets d'émaux, de grenats, de turquoise, d'agate, de cornaline de toutes nuances seront très-recherchés, ainsi que les châtelaines pour pendre à la ceinture et les garnitures des boutons de fantaisie pour robes, chemisettes ou manchettes. — Les épingles en perles, en améthyste, en pierreries formant grappe pour orner les cheveux ou retenir les petits bonnets. — *Les perles de Rome* s'emploient pour former des ornements de garniture de bal entremêlés avec des rubans ou des fleurs.

Tous les articles de ganterie avec leurs garnitures, sont en ce moment du choix le plus varié et le plus complet dans la maison Melnotte, ainsi que la lingerie dans tous ses charmants détails comme cols, fichus, manches à dessins riches et légers, petits bonnets; puis les rubans, les écharpes, les sacs en toute espèce de styles remplis d'élégance et de nouveauté.

Parmi toutes ces nouveautés importées de Paris, il en est une appelée à grand succès au moment des promenades à pied et à cheval et dont la maison que nous citons offre un complet assortiment, ce sont les *agrafes châtelaines*, destinées à relever les plis de la robe, sans le secours des mains, ce qui donne beaucoup de grâce et d'indépendance à la marche; ces agrafes, dont on a pu juger l'emploi sur l'amazone de notre dernière gravure, sont adoptées en France par toutes les femmes, et particulièrement par celles qui vont à la campagne, où cet *accessoire* devient indispensable à la vie champêtre.

Maintenant il nous reste à mentionner l'assortiment des chaussures de la maison

¹ 2, Brook street, Hanover square.

Melnotte, dont le nom seul est un éloge, et qui représente à Londres une des branches les plus piquantes de l'élégance parisienne. Indépendamment des bottines en soie, de toutes nuances, des souliers de satin, de gros de Naples en couleurs assez variées pour qu'on puisse les assortir à toutes les robes (genre à la mode aujourd'hui), cette maison offre en ce moment la plus séduisante collection de pantoufles. — Collection d'autant plus précieuse en ce moment, que la mode de ce genre de chaussure est adoptée chez soi par toutes les femmes élégantes. — Mais aussi combien la simplicité du nom est rehaussée par le piquant et l'élégance des ornements, et qu'une femme entend bien la coquetterie en adoptant ces jolies créations appelées *pantoufle à la Molière* avec ces grands nœuds qui raptent tellement le pied, qu'il semble disparaître sous un flot de rubans. Les pantoufles *Ninon* en velours ou satin vert ou blanc ou noir, doublées de taffetas rose piqué et entourées d'une petite dentelle potelée, terminée devant par une rosace de dentelle. — Les pantoufles *Pompadour* en satin rose, ou bleu, ou vert broché ou uni, mais garni d'une double rangée de rubans tuyautés. — Les pantoufles *Haïdée* en velours gros bleu ou vert émeraude brodé d'or, d'argent et de soie nuancé. — Pour le négligé de chez soi, des *pantoufles bottines*, en taffetas rose ou bleu, piquées à petits dessins formant des bouquets, des anneaux enchâssés ou des quadrilles. — Ce genre est très-adopté par les femmes de Paris; aussi la maison Caux¹, qui a toujours l'initiative dans tout ce qui se fait de distingué et d'élégant, a-t-elle ajouté cette nouveauté à l'assortiment de chaussures et pantoufles dans tous les genres, que nous venons de citer pour la maison Melnotte, à Londres, ces petites bottines de taffetas, se fermant au milieu par trois nœuds de ruban, — on bien par trois petites cordelières.

Le luxe des pantoufles s'harmonise admirablement avec la mode des bas de soie, qui réparait de plus en plus dans nos costumes et fait revivre une de nos plus belles industries et de nos plus piquantes coquetteries.

¹ Boulevard des Italiens, 11.

ALEXANDRINE¹. — Dans ces salons où la mode se révèle toujours dans son exactitude la plus élégante, nous voyons des capotes en crêpe ou tulle bouillonné ornées de fleurs printanières et de demi-voilette de blonde qui sont d'une fraîcheur et d'une gracieuseté à faire rêver le désir de plaire à celles qui n'y ont pas encore pensé ou qui n'y pensent déjà plus.

Des capotes en paille à fond de taffetas et ruche de taffetas découpée aux bords de la passe, forment les plus charmants négligés, et des chapeaux qui vont délicieusement.

Quelques chapeaux en crêpe gros bleu, ornés d'un bouquet de fleurs des champs; un autre crêpe lisse violet, orné d'une branche de lilas. D'autres en crêpe vert marine, ornés d'une branche de sorbier, attestent que l'on portera encore quelques chapeaux de couleurs foncées.

Des chapeaux en paille de riz ont des nœuds de magnifiques rubans pour seul ornement; mais la passe ronde, et un peu évasée, permet les fleurs dans l'intérieur.

Les rubans sont superbes et d'une grande richesse cette année; ceux genre feuillage remplacent les fleurs.

Parmi les chapeaux en paille à jours, les plus jolis sont ceux qui offrent du biais en taffetas ou en gaze, séparés par des bandes de paille à jour placées alternativement comme des entre-deux. — On les doubles en taffetas glacé, — un nœud, avec une grosse rose rose sur le côté; — souvent un voile de tulle illusion cousu au bord.

Les chapeaux dits paillassons se porteront à la campagne; — mais pour qu'ils soient portables pour les femmes comme il faut, Alexandrine les orne de superbes rubans et de légers bouillonnés de tulle dans l'intérieur de la passe.

Nous terminerons notre visite aux salons d'Alexandrine en admirant la quantité de mantelets de tous genres, de toutes nuances, de toutes étoffes, et dont les coupes et les ornements ont la distinction qui appartient aux maisons séparées de toutes les vulgarités de la mode commune.

Les envois qui se font pour Londres enlèvent chaque jour les charmantes créations que Cartier² a composées pour les parures de

¹ Rue d'Antin, 14. — ² Rue Louis-le-Grand, 32.

bal en même temps que son gracieux talent faisait éclorre les fleurs du printemps qui ornent nos premières modes de cette saison. — Cette tâche est facile à Cartier, qui réunit au goût de l'élégance celui de la simplicité. Et tandis qu'il envoie à Londres les bouquets de bal, les guirlandes et les couronnes les plus riches, il réunit pour nous les fleurs des champs, l'épi, la luzerne et les légers feuillages que nos grandes modistes emploient sur nos chapeaux de paille. Ses bouquets jardinières sont délicieux; ses touffes de violettes, de boutons de rose, de bluets, pâquerettes, se reconnaissent sur toutes les modes d'Alexandrine, Baudrant, etc., etc. — C'est aussi vers Londres que se sont acheminés les merveilleux mouchoirs que chacun admirait la semaine dernière à la *Sublime-Porte*. — Mais tandis que les élégances parisiennes s'en allaient outre-mer et que les aristocratiques étoffes s'en allaient à la *gaie cour* de la reine Victoria porter leur nouvelles splendeurs, nous retrouvons, nous, chez Chapron¹ mainte et mainte gracieuse composition pour nos toilettes de printemps; des mouchoirs à tout petits dessins, à tout petits plis, à toutes petites vignettes, et tout cela léger et gracieux, dans la perfection de la broderie comme le serait une délicate peinture. — La *Sublime-Porte* possède ce tact du bon goût qui fait ce *luxe simple* qui plaît à Paris.

— Mayer², comme toujours, a le privilège d'envoyer ses gants si parfaits partout où le luxe et les jolies mains dominent. — En ce moment c'est à Londres que se trouvent les plus ravissants produits de cette industrie à laquelle son nom a donné une si brillante célébrité, et ses gants font les délices de la *fashion anglomane*; — tandis que dans les magasins de la rue de la Paix, nous retrouvons, nous, tout ce qui doit participer à nos élégances printanières: — gants, mitaines, fichus, mouchoirs à vignettes, brodés ou peints dans des dessins charmants, — cravates de fantaisie, écharpes, bourses et foule de ces élégants petits sacs si à la mode et aussi jolis qu'il soit possible de les avoir jamais inventés.

¹ Rue de la Paix, 7. — ² Rue de la Paix, 26.

ERRATUM.

Une erreur d'impression dans notre dernier numéro, pouvant laisser quelque confusion dans l'adresse de M^{me} Clémançon à Londres, nous nous empressons de la réparer. Lisez, page 87: M^{me} Clémançon, 28, Davies Street Berkley Square, Londres.

Les Salons de la Mode.

GUERLAIN, ALEXANDRINE, DÉSSALLES, CAMILLE, JOSSELIN, M^{me} PAYAN.

De tous les compliments les plus offensants pour la femme, il n'en est pas de pire que ce vieil adage: « L'esprit ne vieillit jamais. » Autant dire: « Voilà une petite fiche » de consolation que je vous lance, pauvre femme! car, du reste, vous n'avez plus rien à prétendre; et, croyez-moi, il est temps de brûler vos vaisseaux! — Oui, cela peut être ainsi quand on est loin de Paris, quand on n'a pas toutes les ressources de l'élégance et des arts, quand on ne peut s'adresser à Guerlain, et lui dire: Mais, *pas encore!*... Donnez-moi du Lyly-rose, de l'Oléine, de la pâte des Quatre Fleurs, et de toute ces choses qui vous laissent si jeune et si fraîche... ou! bien, l'on dit à Alexandrine: Je veux vos coiffures ravissantes, vos chapeaux si favorables à la coquetterie qui pâlit, vos dentelles qui font si bien valoir les capricieuses fantaisies de la chevelure. Et croyons-le bien, comment serions nous moins gracieuses tant que M^{mes} Dessalles et Camille seront là pour composer nos parures, et que M^{lle} Josselin prêtera son art magique à toutes les tailles, qui, grâce à ses corsets enchantés, ne seront jamais moins sveltes, moins délicates, moins gracieuses? Et si vous voulez, à cette heure même, vous convaincre de l'effet que peuvent exercer sur l'esprit et la beauté d'une femme des parures fraîches, légères et élégantes, allez un instant visiter les salons de M^{me} Payan, et vous conviendrez que, bon gré mal gré, il faut être toujours gracieuse et séduisante tant qu'existera le génie qui produit d'aussi charmantes créations.

Car, nous vous l'avouons, tout ceci, nous l'avons pensé en apercevant chez M^{me} Payan ce qu'on appelle les *nouveautés de la sai-*



LE MONITEUR DE LA MODE.



son. — C'étaient des centaines de genres de pèlerines mantelets, et manchettes de toute espèce. Des manches vénitiennes, des manches pagode, des manches mousquetaire, des manches Ninon, des manches Vestale, des manches espagnoles, etc., etc., etc., et des manchettes en aussi grand nombre, et des chemisettes en bien plus grand nombre encore; car il y en avait pour s'harmoniser avec toutes les formes de robes, parées, ou négligées, montantes, ou décolletées. — C'étaient des fichus à revers de toute espèce, des *guimpes*, des *béguines*, des *Niobé*, des *Raphaël*, des tout petits cols *Henri IV*, formant comme une chicorée de dentelle autour du cou, des pèlerines à la *Roland* à longs pans, destinées à se nouer derrière la taille, charmant accessoire d'une toilette de jeune personne; des collerettes Dubarry, disposées pour accompagner les redingotes à corsage Dubarry les plus à la mode en ce moment.

— Et puis donc, si nous vous parlions des mantelets! ces admirables créations toutes fraîches, toutes pimpantes, avec leur broderie, leur dentelle, leurs nœuds de ruban de taffetas rose, ou bleu, ou blanc, toutes ces fraîches coquetteries de l'été, qui n'attendent qu'un rayon de soleil pour apparaître sous les noms de mantelet *Cléopâtre*, mantelet *Raphaël*, mantelet *Gabrielle*!!! et surtout le mantelet *Ninon*, si coquet, si léger, si agaçant, avec ses huit petits falbalas superposés tout autour. En voyant de cette mouseline doublée de rose, et dont les rubans de gaze volent au vent, on dirait qu'une fantastique création d'autrefois, échappée de la place Royale, a oublié la moitié de sa toilette en passant par le salon de M^{me} Payan.

— Un mot aussi sur les petites chemisettes *amazones* de M^{me} Payan; — mais un mot qui puisse rendre toute la richesse de cette broderie, formant une échelle de feuilles d'acanthé entremêlées de grappes de sorbier produit par l'effet des points d'armes et de reliefs. Le petit col brisé est dans le même style. La riche simplicité de ces chemisettes, qui n'offrent aucun accessoire de dentelle, est d'une nouveauté et d'un goût faits pour plaire à toutes les femmes distinguées.

SALON DE 1848.

(1^{er} ARTICLE.)

Le livret du salon de 1848 s'arrête au numéro 5,180! C'est là un fait inouï dans les fastes du Louvre. 5,180 œuvres d'art accomplies dans une seule ville, en une seule année, c'est homérique comme la revue des 400,000 hommes de jeudi dernier. Et notez que cette année qui vient de s'écouler, et pendant laquelle ont vu le jour ces 5,180 œuvres d'art, a été une des moins fécondes; — ce livret monstre n'est que la conséquence de la suppression du jury qui, chaque année, était chargé d'accorder et de refuser aux artistes le grand jour des galeries du Louvre. Ce jury, qui a soulevé tant de colères, qui a décrété tant de listes de proscription, a cessé d'être, et, cette fois, nous avons été admis à contempler une exposition *publique* dans toute l'acception du mot.

Quel enseignement tirera-t-on pour l'avenir de cette admission illimitée au salon? Maintiendra-t-on ce droit dans toute son étendue, ou rétablira-t-on — nous n'osons plus prononcer ce mot de *jury* — une commission pour exclure certaines prétentions et n'admettre dans les galeries du Louvre que des œuvres jugées dignes d'être soumises à l'examen du public?

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ancien jury était un non-sens. Composé d'abord d'hommes pour la plupart systématiques et exclusifs, et n'exerçant ensuite qu'une justice sommaire, quoique irrévocable, il fallait pourtant de deux choses l'une : ou que le salon fût *public* ou que l'admission fût assez difficile pour que cette admission devînt pour l'artiste un véritable titre, une preuve d'un certain talent. Et nous sommes tous là pour nous rappeler le peu de discernement qui présidait à ces arrêts. Le même jour, on refusait des œuvres d'un mérite incontestable, signées d'ailleurs d'hommes qui avaient fait leurs preuves, et l'on admettait (souvent aux places d'honneur de la galerie) des toiles dont beaucoup n'eussent pas même fait des enseignes suffisantes de marchand de vins ou de remplacement militaire.

Ce sont là, du reste, des questions spéciales qu'il ne nous appartient pas de traiter ici.

En entrant dans le salon, et même jusqu'à une certaine profondeur dans la galerie, l'aspect de cette exposition est le même que tous les ans. Ce n'est que vers les travées du fond que l'on arrive à ces régions fantastiques des êtres et des paysages impossibles. Alors, il faut l'avouer, on a sous les yeux de ces choses incroyables, qui n'ont de nom dans aucune langue. Aussi, dans les premiers jours, entendait-on dans cette partie du Louvre des éclats de rire homériques; devant certains tableaux il y avait queue, et c'était un feu roulant d'épigrammes et de satires qui soulevaient d'inextinguibles accès d'hiralité. C'est qu'à cette critique-là il n'y a ni trêve ni merci. Laissez passer la justice publique! Ici, c'était une couronne d'immortelles; là, un lambeau de crêpe, avec une pompeuse inscription; plus loin de naïves légendes, écrites au crayon sur des morceaux de papier que l'on accrochait aux cadres. Certes, c'est là pour les victimes une plus rude leçon que toutes les proscriptions du jury. Le moyen, après cela, de se poser en Véronèse incompris, en Murillo méconnu!

Le premier tableau sur lequel se portent tous les regards, en entrant dans le salon carré, est le *Serment du Jeu de Paume*, de M. Couder. Cette immense toile, destinée au musée de Versailles, est d'un grand effet; mais pour l'apprécier à sa juste valeur, il faudrait la voir à sa place, dans son jour, dans ses conditions d'optique. — En ce moment elle a un véritable succès de circonstance. — L'ensemble de la composition a de la grandeur, de l'énergie, et rappelle (sans idée de plagiat) la célèbre toile de David. — Toutes les têtes sont d'une ressemblance parfaite. C'est avec une *Prise de Jérusalem*, de Signol, et un *Couronnement de Baudoin*, de M. Gaillait, la seule grande toile de cette exposition. — Nous passons sous silence les tableaux d'église, pour la plupart très-médiocres. Il faut chercher les œuvres plus remarquables dans les toiles de petite dimension, dans les tableaux de chevalet. Faisons une exception cependant pour la *Folie d'Haydée* de M. Müller. Le jeune artiste qui nous a donné au dernier salon cette charmante *Primavera*, si vive, si lumineuse, si diaprée, a fait preuve cette année de qualités plus sérieuses, sans rien perdre du

charme de son coloris, de la facilité, de l'éclat de sa palette. La tête de Haydée est magnifique de caractère et de sentiment; son geste est sinistre, et il y a dans son regard, une superbe expression de fixité et d'angoisse. — Le vieux Grec est plongé dans cette consternation muette et rêveuse des Orientaux. Tout l'ensemble de la scène respire cette énergie un peu sauvage et cette originalité qui caractérisent la poésie de lord Byron.

Le nom de M. Müller nous conduit naturellement à parler de M. Baron, un autre jeune peintre de cette école de coloristes qui semble avoir retrouvé le secret de ces chatoyantes étoffes des Vénitiens, de ces effets de lumière si hardis et si capricieux.

Le tableau de genre, du reste, est à cette exposition, comme à toutes les précédentes, depuis quelques années, le côté le plus fort et par conséquent le plus intéressant. La plupart des noms illustres est représentée. — Nous avons de charmantes scènes flamandes, touchées avec cette verve, cette finesse, ce charme de coloris, qui caractérisent le talent de M. Eugène Lepoittevin. — Dans les ravissantes miniatures de M. Meissonnier, c'est-à-dire ces tableaux microscopiques, dans lesquels on sent le grand maître l'effet est large, le modelé soutenu, et la touche facile. — On dirait quelque chef-d'œuvre oublié de Miéris ou de Metz, — les élégantes cavalcades d'Eugène Lamy, ses sportmen en habit de chasse, et ses amazones si gracieuses et si cavalières. — Les chevaux de sang, les chiens et les paysages si profonds et si lumineux d'Alfred Dedreux. *Les Prisonniers du Sahara* et *les Lapons* de M. Biard. — Cette dernière toile est d'un effet très-beau et très-saisissant; M. Biard obtient encore à ce salon un succès de fou rire qui rappelle ses premiers succès d'il y a quinze ans. Nous voulons parler du *Conseil de révision*: on ne peut rien imaginer de plus bouffon et de plus spirituel, d'une gaieté de meilleur aloi. — Le mérite de l'exécution ajoute une nouvelle valeur à ce charmant tableau, dont la gravure va rendre le succès tout à fait populaire.

M. Eugène Delacroix ne compte pas moins de six toiles à ce salon; mais ce ne sont, à vrai dire, que des esquisses, esquisses sous lesquelles toutefois on sent le grand

coloriste, le peintre du mouvement et des grands effets. De toutes ces toiles, la plus complète, la plus belle est, à notre avis, *le Lion dans son antre*. — Ici l'exécution est suffisante, et sa hardiesse même ne fait que donner au tableau un plus saisissant aspect de sauvagerie et de terreur. Le vent soulève la fauve toison du lion, et le rugissement semble prêt à s'échapper de sa gueule béante. Cela, comme dit le poète, est *farouche et fort beau* ! — *Le bon Samaritain*, de M. Horace Vernet, n'est guère là que pour rappeler le nom de son auteur. On ne peut en effet au seul nom de M. Horace Vernet se défendre de l'idée de trouver quelque gigantesque toile occupant à elle seule tout un côté du salon carré.

L...D

(La suite au prochain numéro.)

JEAN COLUCHE.

Il n'est personne qui, en flânant devant les boutiques des marchands d'estampes, n'ait rencontré une lithographie ou une gravure à la manière noire, représentant un jeune soldat qui barre le passage à Napoléon. Sous la gravure est écrit, en forme de titre : *On n' passe pas*. Et plus bas : Fusziez-vous le petit caporal, vous ne passeriez pas ! » (Historique.)

C'est historique, en effet : le héros de l'aventure est Jean Coluche, né en 1780, au village de Gastins, près de Rozay-en-Brie (Seine-et-Marne.) Fils d'un ancien soldat et conserit de l'an IX, il fut incorporé dans le 17^e léger, et toute sa vie militaire s'est passée dans le même régiment. Après avoir honorablement servi, jusqu'en 1815, la paix faite, il revint dans son village, où il a fermé les yeux à sa vieille mère, après lui avoir donné des arrière-petits-enfants. Jean Coluche est lieutenant de la garde nationale de Nangis.

Voici maintenant l'aventure qu'ont reproduite le crayon et le burin.

C'était en 1809, après la victoire d'Éresberg, bourg sur la Traun, entre Linz et Vienne. Ce bourg avait été livré aux flammes pendant l'action, et Napoléon se logea dans une masure à demi ruinée par l'incendie. Jean Coluche fut mis en faction devant sa porte, avec un soldat de la garde impériale, et la consigne qu'ils reçurent

était de ne laisser entrer ni sortir personne qui ne fût accompagné d'un officier d'état-major. Vers le soir, et bien enveloppé de sa redingote grise, Napoléon quitte son palais de décombres.

— On ne passe pas ! lui cria Coluche.

Pensif, et la main sur la poitrine, Napoléon, sans l'écouter, continue de marcher à sa rencontre. Coluche prend son fusil à deux mains :

— Si tu fais encore un pas, je te... plante ma baïonnette dans le ventre !

Au bruit de cette scène, des généraux accoururent, et leurs aides-de-camp, et tout l'état-major. Napoléon rentra. Coluche fut entraîné au corps-de-garde.

— Tu es perdu, mon garçon, lui disaient ses camarades ; tu as fait main-basse sur ton empereur. On fera un exemple sur toi...

— Un moment ! un moment ! repondait Coluche ; et ma consigne, donc ? J'expliquerai tout ça devant le conseil de guerre.

On vint le chercher de la part de son empereur. Il entra, la main à son bonnet.

— Grenadier, lui dit Napoléon, tu peux mettre un ruban à ta boutonnière ; je te donne la croix pour ta fidélité à la consigne.

— Merci, mon empereur, répondit Coluche ; mais il n'y a plus de boutiques dans ce pays-ci pour acheter du ruban.

— Eh bien ! prends une pièce rouge à un jupon de femme ; ça fera la même chose en attendant...

Voilà l'histoire vraie, qui vaut bien, je crois, l'histoire composée.

LES DEUX VALETS.

L'un de ces deux valets est Monrose, dont le souvenir vivra dans les annales du Théâtre de la République.

Frontin, Crispin ou Figaro, c'était toujours le comédien vif et spirituel. Quel feu ! quelle verve ! quelle malice ! quelle gaieté communicative, qui ne manquait jamais de s'emparer des spectateurs !

Monrose joignait aux traditions un profond sentiment de l'art ; la vivacité naturelle de son esprit, cette audace qui fait l'originalité, étaient heureusement secondées par le mordant de son organe et la mobilité de sa physionomie satirique. Il réunissait à un degré éminent l'ensemble des qualités

qu'exige l'emploi qu'il a occupé avec tant de distinction.

Il a été long-temps, et sans qu'on lui contestât cet honneur, le prince des valets, le roi de la grande livrée. Boërne, cet Allemand voltairien, qui était spirituel comme un Français, disait, il y a dix ans, en parlant de Monrose : « C'est le premier valet de l'Europe. »

Quant à l'autre valet, il n'a jamais été sociétaire de la Comédie-Française; il n'a mis le pied au Théâtre-Français qu'une seule fois en sa vie, et c'était au parterre... sous le lustre.

Ce n'est pas un valet de théâtre, mais un franc et rude Auvergnat, descendu de sa montagne à Paris pour y chercher fortune, et que Monrose s'était attaché, il y a une quinzaine d'années, en qualité de domestique.

Ce garçon joignait la ruse et la bonhomie des enfants de l'Auvergne à la bêtise proverbiale d'un Champenois ou d'un compatriote de M. de Pourceaugnac.

Le chef des *chevaliers du lustre*, autrement dit le capitaine des *romains*, allait parfois rendre visite à Monrose. Un jour, il ne trouva que son domestique.

— André, lui dit-il, ton maître ne rentre jamais avant minuit... Veux-tu venir ce soir à la comédie ?

— Qué qué ch'est que cha ? dit l'Auvergnat.

— Tu verras, mon garçon, tu riras bien, va. Tu feras comme nous, tu battras des mains.

Le soir, l'Auvergnat était installé au parterre, non loin du chef de claque. On donnait la reprise de je ne sais quel chef-d'œuvre de Molière ou de Regnard, une de ces comédies où Monrose était merveilleux.

Vous figurez-vous la surprise de l'Auvergnat, à la vue de son maître en grande livrée ? Mais quel fut son ébahissement quand il le vit souffrant gaîment les épithètes de

maraud, de pendard, et recevant le mieux du monde, sur la face de Crispin ou sur l'habit galonné de Frontin, force soufflets, et force coups de pied !

Notre Auvergnat ne riait pas, ne battait pas des mains; il était bouleversé, et quitta la place comme un furieux.

Monrose rentra chez lui à onze heures et demie; son domestique était couché, contre son usage. Il n'y fit pas plus d'attention.

Le lendemain matin, il sonne André. Voilà l'Auvergnat qui se présente avec un air exaspéré, comme un homme qui a peine à se contenir.

— Ch' veux m'en aller, dit-il, d'une voix tragique; ch' n' suis pas fait pour servir un domestique.

Monrose l'interrogea, n'en put rien tirer, et fut obligé de lui donner son compte, sans y rien comprendre.

Ce n'est que le soir qu'il apprit, de la bouche du chef de claque, le mot de l'énigme.

L'aventure fit beaucoup rire Monrose, qui trouva la fierté de l'Auvergnat la plus plaisante du monde.

Monrose, qui aimait tant à raconter ses joyeux souvenirs de théâtre, riait à gorge déployée quand il nous racontait de quelle façon il perdit son naïf et imbécile valet.

— L'Hippodrome fera samedi prochain, 6 mai, son ouverture annuelle par une des grandes actions militaires de la République, un épisode illustre : *La Prise du Pont d'Arcole*. Cette action, palpitante d'intérêt et d'actualité, ne peut manquer d'obtenir toutes les sympathies. Parmi beaucoup d'exercices nouveaux on verra dans la première partie une scène toutes gracieuse : les *Phrygiennes*, manœuvres par vingt écuyères qui monteront à cheval comme les amazones de l'antiquité. — L'Hippodrome jouera tous les jours. Les représentations auront lieu comme d'ordinaire de 3 à 5 heures.

A ce Numéro est jointe la planche 2349.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.